HOMMAGE

A

L'HUMANITÉ,

Dénonciation au Gouvernement & Etats-Généraux, sur l'abus du pouvoir temporel des Evêques de France.

Confitentes quia peregrini & hospites sunt super terram. *Hebr. Chap.* 11. *V.* 13.

1789.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

HOMMAGE

A

L'HUMANITÉ,

Dénonciation au Gouvernement & Etats-Généraux, sur l'abus du pouvoir temporel des Evêques de France.

L'ÉGLISE ne doit former qu'une ſociété de voyageurs dans un Etat. Les vertus évangéliques, les bonnes œuvres & la priere ſont les proviſions dont ſes Miniſtres doivent ſe précautionner pour arriver à leur terme. Leurs biens doivent être en commun, puiſque leurs beſoins ſont les mêmes à tous, il eſt donc juſte qu'ils ſoient également partagés. Telles ſont les regles fondamentales de leur aſſociation, toute diſproportion eſt pernicieuſe & préjudiciable au bien de la Religion, & à la proſpérité de la Monarchie. Guidé par l'amour de la

vérité, & le desir de voir l'ordre se rétablir dans un état dont les fonctions sont toutes divines, on montrera aussi que l'institution des Evêques ne part que de Dieu, que la hiérarchie ecclésiastique ne découle que de la source de toute sagesse, & que leurs prétentions ne sont point des droits réels, mais usurpés. En perçant le voile de la prévention, on n'y trouve en effet que la main de l'homme qui a défiguré l'ouvrage de J. C.; & que les Evêques ne se servent de ce prétexte que pour accumuler les biens de l'Eglise, s'ingérer dans les affaires politiques, parce qu'il faut être riche pour en obtenir le maniement, afin que les affaires d'Etat menent à une fortune plus grande encore, & atteindre à cette dignité chimérique, purement humaine, créée par l'ambition, soutenue par l'orgueil, conservée par une vaine gloire, & atteler à son char toutes les Puissances Catholiques.

Réformer un tel abus, restreindre des revenus immenses, ramener les Evêques à

la ſimplicité primitive, eſt le vœu de l'Egliſe, la gloire de la Religion, la confiance des peuples, & la proſpérité de la Monarchie. C'eſt en vain qu'on voudroit chercher ailleurs d'autre cauſe des maux que la Religion a éprouvée dans leur eſprit, que dans le trop grand faſte des Evêques & des grands Bénéficiers. Le Gouvernement ou les Etats-Généraux tailleront, quoi qu'il en coûte au cœur humain, au vif. Perſonne n'ignore que les Chefs de l'Egliſe ne doivent avoir d'autres prétentions, d'autres armes que la Croix; d'autre puiſſance, d'autre autorité que ſur les conſciences, d'autre pouvoir que celui de faire des miracles de converſion, en inſtruiſant les peuples. Les Chefs même des Religions idolâtres, n'ont jamais connu de puiſſance temporelle; que doivent donc être les Chefs d'une Religion divine qui a toujours été perſécutée, & qui ne s'eſt affermie dans les Empires que par l'effuſion du ſang.

En effet, l'antiquité ne présente gueres de Prêtres devenus Souverains, de tous les peuples, dont il reste quelque foible connoissance. Il n'y a que les Juifs qui aient eu une suite de Pontifes qui avoient part aux maniemens des affaires publiques; & il n'est pas étonnant que dans la plus superstitieuse & la plus ignorante de toutes les Nations barbares, ceux qui étoient à la tête de la Religion aient usurpé enfin l'administration politique: mais dans les Nations civilisées les chefs de la Religion ne se mêloient que de leurs fonctions; ils faisoient des sacrifices, mais ils ne gouvernoient pas les peuples. Ils recevoient le salaire dû à leur ministere, on leur donnoit même quelques prérogatives; mais ils en restoient là, & ne poussoient pas plus haut leur ambition: aussi n'avoit-on rien à craindre de tout ce qui peut troubler l'Etat & diviser les peuples. Chez les anciens il n'y eut jamais de guerres excitées par leurs Prêtres, parce qu'ils ne gouvernoient pas, & qu'ils

n'avoient aucun droit, aucune autorité temporelle. Voilà, en abrégé, ce que nous apprend l'antiquité.

Si nous consultons maintenant la Loi nouvelle, nous y verrons que dans la mission que J. C. donna à ses Apôtres, & le don de parler différentes langues, de faire des miracles, de chasser les démons, de guérir les malades (puissance admirable qu'on ne peut contester à leurs successeurs, mais puissance qu'ils n'exercent plus . . . . parce que nous ne sommes plus au tems des Apôtres, & que les mœurs ont bien dégénéré). Il ne leur ajouta pas . . . Montez sur les Trônes . . . . Prenez le sceptre en main . . . . dominez les Nations . . . . asservissez-lez sous votre empire, faites trembler l'univers par la force de vos armes, & la grandeur de votre opulence . . . mais bravez la fureur des tyrans . . . . la rigueur des supplices . . . montez sur les échafauds . . défiez le fer & le feu . . . & rendez-vous supérieurs à la douleur & la mort . . . Voilà

la puiſſance des Apôtres & de leurs ſucceſſeurs : voilà leur miſſion.

Si l'ambition pouvoit s'en tenir aux paroles expreſſes de l'Evangile, elle verroit que les Apôtres n'ont reçu aucune domination temporelle de J. C.; que lui-même n'en avoit point : elle verroit que tous ſes diſciples étoient égaux, qu'il n'y avoit point parmi eux de premier, ni de ſecond Ordre, & que J. C. même a menacé de châtiment ceux qui voudroient s'élever au-deſſus des autres. Perſonne n'ignore que dans le premier ſiecle il n'y avoit aucun ſiege épiſcopal particulier. Les Apôtres & leurs grands ſucceſſeurs ſe cachoient tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre; & lorſqu'ils évangéliſoient les peuples, qu'ils prêchoient la pénitence de village en village, de cave en cave, de galetas en galetas, ils n'avoient ni équipages à ſix courſiers, ni tables garnies à trois ſervices, ni trône épiſcopal, ni juriſdiction, ni gardes, ni trois ou quatre grands pareſſeux derriere leurs voitures;

quatre principaux Barons ne portoient point à leur entrée les cordons d'un dais ſuperbe, ſous lequel on eût vu *André* & *Luc* portés pompeuſement, comme des Souverains. *Il eſt vrai qu'ils avoient été choiſis pour aller*, non pas dans un brillant cortege... non pas pour habiter de ſuperbes palais.... non pas pour être conduits en triomphe ſous un dais enrichi & ſurchargé de dorures.... mais prêcher la ſimplicité, la pauvreté, la douceur, la modeſtie, l'humilité, la charité, l'abnégation, le dépouillement des biens du ſiecle, vertus qui devoient les rendre dignes de leur Maître, en ſanctifiant les peuples.... Voilà de vrais Apôtres... Mais ceux de nos jours ont trouvé d'autres moyens de ſe ſanctifier... Au milieu de l'éclat & de la pompe... dans le ſein de l'abondance, de la molleſſe, & l'engourdiſſement pour le ſalut des peuples; & ſi le luxe immodéré & le faſte outré peuvent ouvrir les portes du Royaume des Cieux, de combien de nou-

veaux élus ne doit pas ſe peupler tous les jours la Cité ſainte !

Dans le ſecond ſiecle, la place d'Evêque fut lucrative par les aumônes des fideles, dons pieux que les Prêtres ſavoient ſi bien mettre à profit en les verſant ſans réſerve dans le ſein des affligés. Les Evêques des grandes villes furent plus riches, ils eurent plus de crédit & de pouvoir, & furent plus à même de ſoulager un plus grand nombre de malheureux ; car ils ne théſauriſoient que pour le Ciel. Ils étoient trop perſuadés & pénétrés de cette grande vérité, que le temporel ouvre la voie au ſpirituel, qu'ils ne gardoient rien, qu'ils ne ſe ménageoient rien, moyen dont s'étoit ſervi le Sauveur du monde, quand il entra dans l'exercice de ſon miniſtere, par où s'annonça-t-il d'abord ? par la bonté & la compaſſion la plus tendre ; pour ſauver les ames, il guériſſoit les corps ; tous les lieux par où il paſſoit étoient marqués par ſes bienfaits. Ce n'étoit que par ſon humanité

qu'il entraînoit après lui les villes & les peuples. A l'exemple de leur maître, les premiers Evêques s'appliquoient à soulager les miseres du corps pour se frayer une route plus sûre & plus facile jusqu'à celle du cœur.... Ils répandoient les bénédictions de la terre, pour répandre ensuite avec plus de succès les bénédictions du ciel.... Aussi leur charité préparoit-elle des triomphes fréquens à leur zele !

Si quelque Evêque avoit pu prétendre à la supériorité, c'eût été sans doute l'Evêque de Jérusalem, non pas comme le plus riche, mais comme celui qui, selon l'opinion vulgaire, avoit succédé à Saint Jacques, frere de J. C. Jérusalem étoit le berceau de la Religion Chrétienne, son Fondateur y étoit mort par un supplice cruel, son frere Jacques y avoit été lapidé, Marie, mere de Dieu, y étoit morte, Joseph son époux étoit enterré dans cette cité sainte, & Jérusalem étoit la ville qui devoit paroître dans toute sa gloire pendant mille années. Que de titres pour assu-

rer à ſon Evêque une prééminence inconteſtable !

Ce ne fut qu'au Concile de Nicée qu'on régla la Hiérarchie qui avoit eu tant de peine à s'établir. Le Gouvernement Eccléſiaſtique ſe modela ſur le politique. Les Evêques appellèrent leurs diſtricts ſpirituels du nom temporel de diocèſe. Les Evêques des grandes villes prirent le titre de Métropolitains. Le nom de Patriarche s'établit peu-à-peu. On donna ce titre aux Evêques de Conſtantinople & de Rome qui étoient deux villes impériales ; à ceux d'Alexandrie & d'Antioche, qui étoient encore deux conſidérables métropoles, & enfin à celui de Jéruſalem qu'on n'oſa pas dépouiller de cette dignité, quoique cette ville fût preſque dépeuplée, & ſituée dans un terrein ingrat, dans lequel elle ne pouvoit s'affranchir de la pauvreté, n'ayant jamais fleuri que par le grand concours de Juifs qui venoient autrefois y célébrer leurs grandes fêtes ; mais ne tirant alors quelque argent que des pélérinages peu

fréquens des chrétiens. Le diſtrict de ce Patriarche fut très-peu de choſe, & par conſéquent très-peu envié & recherché. Les quatre autres au contraire furent très-étendus & très-brigués ; & ils n'auroient jamais différés du premier, ſi les Evêques ſe fuſſent toujours regardés comme des Vicaires de leur Maître. Mais malheureuſement pour la Religion la chance a tourné. Les Evêques plus éblouis par l'apât des grandes richeſſes, que des dignités ſpirituelles, ont toujours fait peu de cas des titres ſans fortune, & tourné le dos aux foibles & aux indigens. Auſſi avec de telles diſpoſitions, les a-t-on toujours vu étendre & accroître leur pouvoir & leurs prétentions chimériques.

Dans ces ſiècles heureux, où le zèle pour le bien de la Religion étoit le ſeul motif qui faiſoit agir ſes Miniſtres, jamais il ne tomba dans l'eſprit, ni d'aucun Evêque, ni d'aucun Patriarche, de s'arroger une juriſdiction temporelle, parce qu'ils étoient

très-pénétrés de ce te vérité, *que leur règne n'étoit pas de ce monde.*

On n'en trouve aucun exemple que dans la décadence de l'Empire Romain. L'Europe peuplée de barbares, fut le théâtre de l'anarchie : mille petites souverainetés se succédèrent. Tout fut divisé... des Evêques, à l'exemple des Papes, se firent *Princes*, en profitant de la simplicité & de la crédulité des peuples, persuadés qu'ils ne pouvoient qu'être heureux sous un gouvernement ecclésiastique. Il est vrai que des Princes élevés à la souveraineté dans un âge où les passions se font moins sentir, si elles ne doivent être éteintes....... des Princes électifs dont les Etats sont bornés, doivent ménager plus que tout autre leurs sujets, sinon par un principe de religion, du moins par politique : & cependant il n'y a point d'Etat en Europe qui ne fourmille plus de malheureux que ceux des Ecclésiastiques. C'est-là qu'on voit un tableau touchant des misères humaines, que la

charité de leur Souverain prive du néceſſaire, pour prévenir, *ſans doute*, la corruption que les grandes richeſſes amènent ordinairement dans le ſein des grands Empires.

Ces Gouvernemens eccléſiaſtiques, & le plus grand nombre des Evêques en France, ſuivent aſſez en cela les loix de Sparte, où l'or & l'argent étoient défendus, *excepté aux Prélats* qui s'en arrogent ſans ſcrupule tout l'uſage & la jouiſſance. « Heureux, diſent-ils, les pauvres.... » parce que le Royaume des cieux leur » appartient.... » Et comme toute leur ſollicitude paſtorale ſe borne à théſauriſer.... ils ont un grand ſoin de leur inſpirer le mépris des richeſſes, & de les rendre indigens.

Dans cette ſubverſion de l'Empire Romain, Pépin d'Auſtraſie, premier domeſtique d'un Prince Franc, de concert avec le Pape *Zacharie*, ſe fit ſacrer à Saint-Denis en France, par le Pape Etienne ; en récompenſe, cet uſurpateur lui donna

dans la Romagne quelques domaines usurpés. Voilà encore une fois le premier Evêque devenu prince d'un bien usurpé. On ne dira pas assurément que cette puissance temporelle est du tems des hommes apostoliques.... Puissance que la primitive Eglise avoit rejettée, comme funeste à la propagation de la foi, au zèle & au maintien de la religion ; & que dans la suite des tems, par une erreur incroyable, elle s'est arrogée; & que les Chefs ont si souvent signalés par le sang & le carnage.

Cependant rien ne devroit être plus édifiant que l'histoire des Chefs de l'Eglise. On n'y devroit trouver que des exemples de mœurs irréprochables & saintes; mais on n'y voit que trop des abominations, des horreurs & des sujets de scandale.... commander aux Nations.... disposer des couronnes.... régler la destinée des Empires.... vouloir enchaîner l'univers à leurs pieds.... on ne sauroit lire la vie de la plupart des Vicaires de J. C. sans détester plus d'une fois leur cruauté & leurs perfidies....

On

On y voit avec douleur la chaire de Saint-Pierre entourée de cadavres ſanglans... leur ambition à créer des dignités imaginaires & chimériques.... Leur avarice occupée à faire paſſer la ſubſtance des peuples dans leurs familles, pour enrichir leurs neveux, leurs parents; trop heureux encore ſi la plupart des Evêques les imitoient en ce point, & que leurs grands revenus ne paſſaſſent pas le plus ſouvent en des mains moins injuſtes.

Tous les Papes en ces tems d'ignorance & de crédulité, où le fanatiſme dominoit plus qu'une religion éclairée, ſainte, pacifique, humble, modeſte, ſoumiſe, où l'ambition étoit maſquée ſous un voile ſpécieux de piété, combattoient avec cet eſprit qui n'eſt que de l'homme, déſavoué par une morale épurée, qui n'inſpira jamais que des ſentimens déſintéreſſés, généreux, ſoumis aux puiſſances temporelles, ſuggéroient aux peuples des devoirs d'agrandiſſement du Royaume de J. C. avantages dont ils ſçurent toujours

adroitement profiter, pour étendre leurs prétentions chimériques. Cependant quelque adroit que fût Grégoire VII, il ne peut néanmoins parvenir à une puiſſance abſolue ſur Rome. Il n'étoit réſervé qu'à ſes Succeſſeurs plus expérimentés dans l'art de ſéduire, de gagner l'eſprit & la confiance des peuples, de devenir poſſeſſeurs de la ſouveraineté de cette ville, où il n'y avoit eu jusqu'alors qu'une chaire pour y enſeigner & inſtruire, en s'emparant du Mole Saint-Ange, qui, de tout tems, leur avoit toujours appartenu, ou à ceux qui les repréſentoient.

La puiſſance des Papes, & celle des Evêques d'Allemagne ne s'établirent que ſous l'interrègne & l'anarchie.... Au tems de l'élection de Rodolphe de Hapsbourg à l'Empire, l'Egliſe Grecque n'a jamais rien vu de ſemblable. Elle ne ceſſa d'être ſoumiſe aux Empereurs juſqu'au dernier Conſtantin; & dans la Ruſſie elle eſt entierement dépendante du pouvoir ſuprême. On n'y connoît point la prétendue puiſſance

du Clergé de France..... *Des deux Puiſſances*.... l'autel eſt ſubordonné au trône ; & les mots même *de deux Puiſſances* y ſont des crimes de lèze-Majeſté.... Cette heureuſe ſubordination, ſi néceſſaire au bien de la Religion, au bonheur des peuples, & à l'harmonie de l'Empire..... Tant qu'elle y durera, elle bannira la diſcorde, fera vivre les ſujets en braves citoyens.... Elle ſervira à cultiver la raiſon & la juſtice, la paix & l'union, la fidélité & la ſoumiſſion au Monarque.... Elle portera ſes Evêques à marcher dans cet eſprit évangélique qui caractériſe ſi fort les hommes voués au ſervice des autels, à prêcher d'exemple, encore plus que de parole, la charité, l'humanité, la douceur, la modeſtie ; à ſe dépouiller des grands revenus dont ils ne ſont que les dépoſitaires, en faveur de l'indigent. Grands revenus.... preſque toujours l'écueil de la vertu; toujours un obſtacle au zèle, & la décadence des mœurs. Heureux donc l'Empire.... heureuſe la Nation qu'habitent

de tels Apôtres!... En conſervant cette ſimplicité, & profitant des ſublimes leçons de la morale ſainte qu'ils enſeignent, les peuples ne pourront jamais que porter leurs noms au ciel, & leur inſpirer la plus grande vénération.

Mais quelle ſurpriſe pour les peuples de voir au milieu d'eux des hommes qui ſe glorifient d'être les ſucceſſeurs des Apôtres, des Miniſtres de celui qui naquit dans une étable entre un bœuf & un âne, qui vécut & mourut dans l'indigence; plus occupés du temporel que du ſpirituel.... plus jaloux de paroître avec éclat & un faſte outré dans la capitale, que d'aller inſtruire & édifier dans leurs diſtricts....... vertu que devroit leur inſpirer la qualité d'Apôtre. En vain cherchent-ils à ſe diſculper, en diſant qu'on n'eſt plus au temps des Apôtres. Ils le démontrent aſſez.....; mais oublieront-ils qu'on eſt encore au temps des Citoyens..... & voient-ils en effet le Magiſtrat quitter ſon barreau, le Général ſon armée, le Capitaine

ſon poſte, le Négociant ſon commerce; le Pilote le gouvernail de ſon vaiſſeau, le berger ſon troupeau.... Tout eſt dans l'ordre?... & il n'y a que ceux qui doivent en donner l'exemple qui n'y ſont pas.... quel privilége!.... eſt-ce dans l'Evangile qu'ils l'ont trouvé?..... & dans la jouiſſance de leurs grands revenus, oublieront-ils encore les pauvres de leurs diſtricts? Seront ils toujours inſenſibles aux cris de l'affligé? Entendront-ils ſans émotion & avec une indifférence outrageante, la voix plaintive & touchante des malheureux, leur demander leurs biens, du fond des provinces... en appeller à la juſtice divine du refus qu'ils leur en font... mais ils n'y penſent guere.... Et que leur importe..... pourvu qu'ils jouiſſent! Ames dures, ames inſenſibles aux miſeres publiques, laiſſez-vous toucher une fois, & tranſportez-vous dans les campagnes pour y trouver de quoi vous attendrir..... Ce n'eſt point dans les grandes villes qu'eſt votre ſéjour; allez reſpirer dans les chau-

mieres délabrées, entr'ouvertes de toute part..... C'eſt-là, c'eſt dans ces triſtes demeures, qu'on voit avec douleur des cadavres livides, des hommes décharnés, devancer l'âge par la force du travail & l'excès de la miſere.... Voilà une vraie jouiſſance pour vous.... en voyant un ſpectacle effrayant qui mérite d'attirer tous vos regards.

Paſteurs des campagnes, Citoyens chéris des peuples, amis de l'humanité ſouffrante; vous qui, pour exercer votre miniſtere, fréquentez ces réduits obſcurs, où la miſere exerce ſes ravages & ſon plus cruel empire.... Il n'appartient qu'à vous d'inſtruire vos Chefs oiſifs & diſſipés dans la capitale..... ma plume n'eſt qu'un foible organe, pour exprimer tout ce qui s'y paſſe..... Vous ſeuls allez viſiter les pauvres.... vous ſeuls pouvez en juger..... & s'il vous reſte quelques regrets..... c'eſt de ne pouvoir leur montrer que la part que vous prenez à leurs beſoins, ſans pouvoir les ſoulager... & vos Maîtres ſpirituels

poſſédent tout, jouiſſent paiſiblement de leurs grands revenus; tandis que conſolateurs des affligés, vous répandez des pleurs amères..... que vous gémiſſez à la vue de leurs habitations où tout y manque..... chauffage, draps, couvertures.... que vous ne voyez dans leur ameublement que quelques vaſes de terre, quelques chaiſes de bois vermoulu, des grabats d'une paille hachée, auſſi dégoutante que mal-ſaine, que la litière même de leurs courſiers nombreux ne ſupporteroit pas..... tandis que vous ne voyez que des infortunés couchés ſur le fumier, rongés par la vermine, par les infirmités, par les ardeurs brûlantes de la fievre, & qui n'ont pour ſe couvrir & ſe garantir des rigueurs des ſaiſons que de triſtes lambeaux, que des haillons affreux..... Au ſortir delà, quel ſpectacle douloureux pour vous, de voir, à côté de ces malheureuſes habitations, des maiſons de plaiſance!, des parcs, des fermes immenſes, des jardins, des potagers, des ſerres chaudes!... Quel

coup-d'œil navrant vous a offert l'intérieur de ces tanieres infectes, habitées par la caducité, la vieillesse, la faim, la soif, la nudité, les maladies!.... Au souvenir d'une vie voluptueuse, fastueuse de ceux qui devroient partager avec eux les biens pieux qui ne leur ont été confiés que pour les répandre dans leur sein; mais qui loin de s'acquitter de ce devoir sacré, ne rougissent pas d'étaler sur leurs chars, sur leurs coursiers, sur une foule de paresseux employés à leur luxe, l'or, l'argent & les étoffes précieuses de toutes saisons.

Voilà où passent les grands revenus de l'Eglise..... au luxe & au faste..... Voilà l'usage pieux qu'en font les Evêques & les grands Bénéficiers. Ce n'est donc pas dans les coffres de leur Souverain, leur bienfaiteur, dans un moment où ils auroient pu se montrer Citoyens, & signaler leur zèle pour le bien de la patrie. Car qu'est-ce que cette modique somme dans un besoin si urgent.... amassée avec tant d'éclat & de frais..... que trois ou quatre

euſſent pu fournir, en ſe reſtreignant dans les bornes de leur état?... A l'exemple des Curés d'un diocèſe voiſin de cette Capitale (a) qui, frappés des beſoins urgens de l'Etat, députèrent, lors de l'Aſſemblée des Notables, un des leurs, pour offrir à la Cour un tiers de leur modique revenu..... Exemple qui auroit été ſuivi de tous les Curés du Royaume, s'il eût été accepté. Les ſacrifices de ces braves & généreux Citoyens, toujours zèlés pour le bien de la patrie.... Que cette ville doit être édifiée de voir d'un côté tant de généroſité, & de l'autre tant de dureté.... C'eſt donc ici que la taille réelle eſt néceſſaire, & qu'elle opérera un grand bien, non-ſeulement pour l'Etat, qui recevra tout ce qui eſt de droit; mais encore pour le ſoulagement des Curés, trop ſurchargés de décimes.

Le Gouvernement, trop bien inſtruit de cet abus énorme, ne ſouffrira ſans doute

---

(1) Diocèſe de Sens.

plus tant de diſſipations & de ſujets de ſcandale ! . . . Ce phénomene auroit paru moins étrange dans les ſiecles où la ſuperſtition avoit tant d'empire ſur les idiots, & le fanatiſme ſur les peuples. Ils ſavoient, ces *hommes ambitieux*, que la Religion étoit une ancienne machine qui ne s'uſoit point. Auſſi s'en ſervoient-ils adroitement pour s'aſſurer de la fidélité des Nations, & pour mettre un frein à l'indocilité humaine. Plus éclairés dans le ſiecle d'à-préſent, cette erreur ne peut plus aveugler les hommes les moins pénétrans; ils ſavent que la politique que les Chefs de l'Egliſe ont toujours miſe en œuvre pour s'agrandir & parvenir, ne doit plus triompher, parce que la Religion, cette ſource la plus pure de tous nos biens, ne doit plus devenir, par un abus déplorable, l'origine & le principe d'un pouvoir temporel. D'ailleurs les affaires d'Etat, la guerre, la finance, les grands établiſſemens, le commerce, la navigation, tout ce qui exige des commencemens lents & pénibles, n'eſt point

le propre des fonctions de ceux qui doivent desservir les autels, & se regarder comme des passagers reçus dans une maison d'emprunt. Leurs vastes possessions, leurs grandes richesses étrangeres; car ils ne les tiennent point de leurs peres!... ils ne peuvent donc point les laisser à leur postérité; mais ils doivent avoir des sentimens d'un pere de famille, qui travaille pour le bien de ses enfans... Leurs enfans sont les pauvres... les pauvres de leurs districts... Ils ne doivent donc point thésauriser; mais tout sacrifier pour leur soulagement, & rarement voit-on de ces exemples aussi touchans qu'honorables à l'humanité. N'est-ce pas aussi ce qui éteint la Religion dans l'esprit des peuples (1), qui voient ses Apôtres pousser leur ambition à un excès énorme, ne connoître d'autre justice

(1) Ce que l'on prouvera dans un manuscrit adressé aux Etats-Généraux, sur un plan d'opérations, moyen sûr de liquider les dettes de l'Etat.

que leurs intérêts, d'autre politique que celle d'accumuler les Bénéfices, d'autre borne à leur luxe immodéré que celle de leur impuiſſance. Il eſt donc très-important pour le Gouvernement d'extirper le vice & d'adoucir le ſort effrayant des Eccléſiaſtiques & des Curés des campagnes, que la détreſſe conſume, pour ainſi dire, & qui offrent un contraſte trop affligeant, avec le faſte outré des Evêques. Que voient-ils, en effet, ces hommes de peine & de travail, dans le ſein de leur luxe.... plaiſirs raffinés, jouiſſance en tout genre, opulence exceſſive, équipages ſomptueux, richeſſe, élégance dans les ameublemens, délicateſſe, raffinement dans la table... Que leurs plaintes juſtes aillent juſqu'au ſein de cet éclat trompeur! ou ils les mépriſent, ou ils étouffent leurs réclamations impuiſſantes.... Si, courageux & plein de zele, ils élevent la voix & plaident la cauſe de l'humanité, enivrés des vapeurs du plaiſir, ils y ſont inſenſibles, & ſouvent s'attirent-ils

quelques dénominations ridicules ou insultantes, qui ne leur permet plus de venger la vérité.

« Déteſtable *égoïſme*, tu profanes auſſi » le Sanctuaire : tu vois avec indifférence » les beſoins des hommes honnêtes, reſ- » pectables, auſſi vertueux qu'utiles, voués » au ſervice des Autels & de celui de la Pa- » trie, tu regardes avec une dureté cruelle » & outrageante leur détreſſe, & tu ne » dédaignes pas d'y être inſenſible. N'es-tu » pas forcé de rougir de tes rapides & » funeſtes progrès dans l'état le plus ſaint ?

On n'attaque ici que des préjugés nuiſibles & des abus funeſtes, que la raiſon ne ſauroit avouer, ni la juſtice défendre. On démontre ſans paſſion ce qu'on a trouvé ſans peine, ce que tout le public connoît, ce que perſonne n'ignore. Comme on le propoſe au Gouvernement avec franchiſe, que le partage des biens de l'Egliſe eſt trop inégal : en faire une répartition plus juſte & plus équitable, eſt le vrai moyen de réparer les breches que les grands revenus,

dans un petit nombre, ont causé à la Religion.

En effet, des revenus immenses, quelquefois absorbés d'avance, par des besoins sans bornes, une enflure prodigieuse, une morgue qu'on ne trouveroit pas dans les plus grands du monde, des dettes qui croissent tous les jours, & présagent souvent l'impossibilité de payer; des Bénéfices concentrés entre les mains d'un seul, qui feroient le bonheur d'une infinité d'Ecclésiastiques, ou de Curés des campagnes; qui assurent un énorme superflu à leurs maîtres, ou plutôt à leurs dispensateurs, qui leur procurent tant de douceurs & de jouissances; & les braves Ministres, ces hommes chéris des peuples, seront condamnés à des privations douloureuses, & exclus impitoyablement de cette portion sacrée, parce qu'ils remplissent leurs devoirs, n'a-t-on pas droit de conclure que c'est un fléau, non-seulement pour la Religion, mais encore pour l'humanité. Oui, c'est ce marasme mortel qui la mine & qui l'anéantira

infailliblement ; fléau redoutable que nourrit la pareſſe voluptueuſe & le luxe oiſif, qui fomente la cupidité, qui corrompt les mœurs d'à-préſent, & qui aſſure une extinction entiere des mœurs à venir.

Quoi !..... encore une fois, des hommes aſſociés au miniſtère ſacré ſans revenus; où des Curés des campagnes réduits à des honoraires modiques, à une portion qu'on nommoit jadis *congrue* (1), mais qui ne l'eſt plus aujourd'hui, ne trouveront pas dans leurs rétributions un ſort qui doit leur aſſurer l'importance de leurs fonctions. La ſageſſe qui préſide au Conſeil corrigera ſans doute un ſi grand abus, & le Gouvernement viendra promptement au ſecours de la claſſe la plus utile au maintien de l'ordre qui fait la ſûreté de la Mo-

---

(1) Congrue, dans le principe, ſignifioit *ſuffiſant*. Les Portions congrues étoient en effet ſuffiſantes à leur inſtitution pour l'entretien honnête des *Paſteurs* ; mais elles ne le ſont plus, & le nom qu'elles ont conſervé eſt une dénomination ridicule & inſultante.

narchie. C'eſt cette claſſe pauvre qui veille ſans ceſſe autour de ce précieux dépôt qui entretient avec avantage l'union parmi ſes concitoyens, qui fait toute ſa gloire & ſa conſolation, qui enſeigne & inſtruit les peuples ſur les devoirs réciproques qu'ils ſe doivent à eux-mêmes & la ſoumiſſion à leur Souverain, qui leur inſpire cette obéiſſance à ſa volonté ſuprême, ou à celle de ſes Miniſtres qui en ſont les organes. Devoir important, néceſſaire, utile au bien commun : mais devoir négligé par la plupart des Chefs qui ne quittent preſque plus la Capitale, pour ſe dérober aux ſoins pénibles & trop gênants de leurs diſtricts ſpirituels. Les peuples de cette ville s'en ſcandaliſent & en rougiſſent.... Ceux des provinces en ſouffrent & en gémiſſent..... tous s'en affligent..... « Abus énorme trop » oppoſé au bien public, exiſteras-tu en» core au milieu d'une Nation éclairée ſur » ſes droits reſpectifs. »

Le Souverain qui gouverne le Royaume avec

avec tant de ſageſſe & de bonté, de prudence & de modération, en qui la Nation ne doit voir qu'un père tendre, ſi bien ſecondé par les lumieres vives & pénétrantes d'un Miniſtre l'honneur & la gloire de la Magiſtrature (1), qui ne cherche que l'avantage réel des peuples, à qui la poſtérité devra une éternelle reconnoiſſance, & le placera dans ſes annales comme le reſtaurateur de la juſtice : le Souverain, dis-je, viſiblement conduit par la Providence, aura la gloire de réformer les abus, qui, depuis de longues années, détournent ſes ſujets des voies de la Religion; & par une ſuite inévitable, ſecouent tout joug de ſubordination & de dépendance. Il voudra bien faire revivre dans ſes Etats les beaux jours de l'Egliſe naiſſante dans le pouvoir ſpirituel, & non temporel de ſes Chefs.

Car jamais l'Egliſe ne fut plus éclatante, ni ſa puiſſance plus grande, ni ſes enfans plus ſoumis que lors même qu'elle paroiſ-

(1) M. de Barentin, Garde des Sceaux.

ſoit comme ſuccomber ſous les efforts redoublés de l'empire des tyrans, toujours animés contr'elle. En faiſant donc revivre les mœurs anciennes, rien ne ſera plus auguſte & plus reſpecté que ſes Chefs, parce que toute leur force ne conſiſte que dans la vertu, leur courage dans la foi, leur fermeté dans l'acquiſition des récompenſes éternelles. Ils ne doivent donc agir, parler, inſtruire que pour cette fin, n'ordonner que pour la juſtice, ne ſe faire obéir que par la confiance qu'ils doivent inſpirer ; & ne régner ſur les cœurs que par l'amour & la charité.

Telle eſt l'équité, la force, l'autorité, la ſageſſe, la conſtance qui doit animer les Chefs de la Religion, qui ne doivent connoître d'autre gloire que celle de mépriſer tout ce que l'homme peut être obligé de perdre malgré lui, & qui ne ſauroit être ſon véritable bien. Toute leur grandeur eſt de n'eſtimer que les biens qui ne peuvent être enlevés, ni par les accidens de la vie, ni par la mort même; leur véri-

table nobleſſe conſiſte à ne deſcendre que de Dieu ; & toute la ſublimité de leurs vues à ramener les hommes à la connoiſſance de leurs devoirs. Leur pouvoir, leurs fonctions ſe réduiſent à les conduire dans les voies droites & aſſurées du ciel; leur élévation à l'épiſcopat conſiſte à rejetter toute domination temporelle....; l'étendue de leur empire ſe borne au ſpirituel.... leur principale fin eſt l'immortalité...... leur unique occupation eſt de l'attendre au milieu de leurs troupeaux, y conſerver la paix & l'union avec tout ce qui les environne : leur apprendre à reſpecter par religion l'ordre public, à tout craindre de le troubler, & à ſe ſoumettre inviolablement par l'ordre de Dieu aux puiſſances temporelles qu'il a lui-même établies ſur la terre.

Quoi de plus grand qu'une telle puiſſance pour les Chefs de la Religion.... mais qu'ils ſubſtituent à ces idées, ſi dignes de Dieu, celles que la vaine ambition de l'eſprit humain s'efforce de mettre à la place ; & bientôt la jalouſie, l'envie, le déſir d'ê-

tre à la tête des affaires d'Etat, d'intrigue de Cour, de commander, se fera sentir entre le sacerdoce & l'empire du pouvoir...... De la jalousie, naîtront les inquiétudes & les défiances ; de la défiance, les entreprises ; des entreprises, le trouble & la mésintelligence ; & peut-être même, les ruptures les plus fâcheuses. Le Gouvernement sentira alors la nécessité de se démêler ; & peut-être fera-t-il de vains efforts pour y réussir. Pendant que les Chefs de l'Eglise tiendront si fortement à des prétentions, que les illusions du cœur humain leur ont rendu chers, & qu'ils ont voulu comme sanctifier par de fausses vues de Religion, l'ordre ne subsistera jamais ni dans la Religion, ni dans l'Etat.

La vérité, l'essence des choses ; la volonté du Créateur, le bonheur des peuples, le bien de la Réligion, tout doit convier le Gouvernement, ou les Etats-Généraux, à cette premiere simplicité dans les Chefs de l'Eglise.... aux enseignemens, aux exhortations, aux gémissemens, pour obtenir

de Dieu qu'il répande ſur ſes enfans les graces néceſſaires, pour les porter au bien; & enfin à la diſpenſation des ſaints myſteres, auxquels le Sauveur a attaché les dons & les graces qu'il a daigné promettre aux hommes. Tel eſt le pouvoir des Evêques...... mais pouvoir qu'ils n'exercent pas.

Rien n'eſt donc plus dangereux que les ſentimens qui les tyranniſent. La Nation conçoit depuis long-temps, qu'il n'en eſt aucun de plus funeſte pour ſon propre avantage; elle en ſent toute l'importance; elle connoît combien ils ſont contraires à ſes vrais intérêts; elle ne doute pas que l'ambition déréglée des Evêques n'eſt qu'un déſir exceſſif de fauſſe gloire; & qu'en les accablant de bénéfices, le Roi n'a ſouvent fait que des ingrats. Ses peuples des villes & des campagnes ne ceſſent de s'en plaindre & d'en gémir. Leur conſerver leurs chymeriques immunités, c'eſt vouloir encore ajouter à leurs grands revenus, un

intérêt auſſi exorbitant qu'injuſte. Sommes immenſes..... dépenſes inutiles dans le don gratuit.... partage odieux pour des galas.... de combien.... de quinze cens mille livres, tirées dans chaque grande Aſſemblée, de cinq années, dont le terme eſt fixé à ſix mois. Trois cens mille livres de frais dans les petites Aſſemblées, à trois mois de ſéjour, non compris le temps de la route, réglé à un eſpace très-commode, ſuivant l'éloignement des lieux. Pour venir de Rouen, par exemple, on accorde huit jours, & autant pour retourner, ſans doute deux mois pour venir de Marſeilles, & deux autres pour s'en retourner.

Outre ces ſommes qui forment un total exorbitant (& que MM. les Evêques, ainſi que les Abbés du ſecond ordre, ſont obligés en conſcience de reſtituer aux pauvres Curés qui les ont payées) on en fournit une au Receveur-Général du Clergé, pour le défrayer des frais de ſa table, qui doit être ouverte à tous les Prélats (ſans

compter celle du Préſident de l'Aſſemblée qui eſt auſſi défrayée) qui la compoſent tant qu'elle dure ; ce qui forme un double emploi à leur avantage ; puiſqu'ils ſont déja payés. Cette ſomme qui lui eſt donnée, ne préjudicie point à ſes gages, qui ſont de douze mille livres tous les ans ; & quarante mille quatre cens livres qu'il eſt autoriſé à prendre dans ſa caiſſe, pour recevoir à ſa table à certains jours de la ſemaine pendant l'année, les Prélats qui ſe trouvent dans Paris.... Qui les paye ces frais énormes.... On l'a dit ci-deſſus ?.... Les pauvres Curés, les petits Bénéficiers, &c.... Les chefs ſont preſque toujours prévenus d'une quittance gratuite au premier jour de l'an, par les Receveurs des Décimes. quel abus!... ſeroit-il tolérable dans la claſſe des exacteurs ?

Les Bénéfices immenſes, acquis ſans peine & ſans embarras, qui viennent en dormant, comme le diſoit l'immortel Henri IV, changent ordinairement le cœur

des Evêques qui en jouissent, par la surprise que leur cause les attributs des richesses. Ils se voient pronés, adulés, recherchés, écoutés comme des oracles, consultés comme des divinités.... Ils se croient parfaits! on leur demande leur bienveillance, leur protection, leur appui.... ils se croient des Dieux. L'accumulation d'Abbayes, la mutation si subite d'un siege à l'autre, mesurée, non pas sur le bien spirituel, mais sur les différens rapports de deux, trois, quatre cents mille livres, leur procure les moyens d'élever des hôtels superbes, des palais décorés de richesses qui n'habillent que des murailles, au lieu de la nudité des malheureux; remplis de tant de meubles inutiles, des gouffres où s'abiment les denrées, les fruits ou les poissons les plus délicats; édifices audacieux où loge la mollesse oisive & voluptueuse, dont les fondemens ne sont jettés que des débris des biens des pauvres, qui n'élevent orgueilleusement leurs fron-

tiſpices que pour inſulter à leur miſere, où les noms gravés en lettres d'or, ſemblent annoncer au public qu'il eſt inutile d'envoyer dans leurs diſtricts pour des diſpenſes. Des maiſons de plaiſance où il leur faut auſſi des *communs* pour une foule de pareſſeux, des *remiſes* pour leurs voitures ſurchargées de dorure, des *écuries* pour leurs courſiers nombreux, des *chenils* pour leurs meûtes, des *jardins* de verdure, des *parterres* où la nature eſt forcée pour fournir des eaux : enfin ils réuniſſent à leurs propres inutilités les avantages de mettre en ſymmétrie les prodigalités d'un terrein précieux, & font des dépenſes de Princes, avec leſquels ils croient inſenſiblement pouvoir aller de pair. C'eſt ainſi que, par une telle rivalité, ils divertiſſent le bien des pauvres, & qu'ils honorent l'humanité.

Les conſéquences fâcheuſes des Bénéfices multipliés ſont ſi dangereuſes, que les Evéques ſe croient des hommes très-néceſ-

ſaires dans les affaires politiques. Auſſi les voit-on ſans ceſſe briguer, cabaler pour en obtenir la direction, donner le ton, porter une influence très-grande dans le gouvernement intérieur... influence d'autant plus à craindre, qu'elle les fait ſortir de leur état, en négliger les devoirs, & laiſſer à d'autres le ſoin de leurs diſtricts, pour ne s'occuper que de ce qu'ils n'entendent pas. Ces progrès ſont auſſi funeſtes à la Religion que nuiſibles au bien de l'humanité, parce que tirant tout l'argent des Provinces, pour en jouir avec liberté dans la Capitale, ils privent les malheureux du droit inconteſtable qu'ils ont ſur leurs grands revenus. La ſaine politique exige qu'il y ait une circulation d'eſpeces numéraires dans les Provinces, pour verſer l'abondance ſur pluſieurs citoyens, & exciter dans tous l'émulation qu'il eſt néceſſaire qu'ils aient pour le bien de la Religion & celui de l'humanité.

Il y a donc une trop grande diſpropor-

tion de fortune dans le Clergé .... Les uns abondent de tout, regorgent de tout.... Les autres sont privés de tout, & manquent de tout.... eu égard aux services qu'ils rendent à l'Etat. Ces derniers ne devroient-ils pas du moins avoir le nécessaire?... N'est-il pas dans l'ordre que celui qui travaille ait de quoi se soutenir, se vêtir. Dans les autres états, le sujet qui s'occupe, & qui a une bonne conduite, peut compter sur son avancement.... & dans l'état qui doit donner l'exemple de justice & d'équité, tout est opposé.... L'Ecclésiastique qui exerce son ministere avec honneur, qui édifie les peuples, qui porte tout le poids du jour, qui fertilise le champ de l'Eglise, & qui conduit les Fideles dans des voies droites & assurées.... n'a rien.... ne possede rien, & n'est point certain de parvenir à une existence honnête. La saine politique, encore une fois, puisque le devoir ne peut les y contraindre, exige de dépouiller les Evêques de leur superflu ex-

ceſſif, ainſi que de celui des Abbés Commendataires, hommes très-inutiles dans le champ de l'Egliſe, pour le verſer dans le ſein des Eccléſiaſtiques recommandables par leurs talens, leur piété & leurs mœurs. Et à quoi bon cette politique, d'écraſer les Evêques ſous le poids des grandes Abbayes, déjà trop chargés de celui de leurs Evêchés ?... Eſt-ce pour inſulter à la miſere des Eccléſiaſtiques, des Curés des campagnes, en leur faiſant voir dans l'éclat & la pompe qui les environnent, la plus cruelle dureté!... Depuis long-tems ils s'en plaignent... ils en rougiſſent.... mais rien ne les arrête dans leurs folles dépenſes, dans leurs profuſions. Eſt-ce pour enrichir leurs familles.... pour ſoutenir leurs neveux dans le militaire ? L'expérience auroit dû diſſuader là-deſſus le Gouvernement, à ne pas compter ſur le bon naturel de beaucoup .... Ne peut-on pas dire, ſans bleſſer la vérité, que la plupart ne ſont bons que pour eux, pour

l'amour de leurs plaiſirs.... Voilà leurs parents & leurs amis.... Qu'on n'en cherche point d'autres ailleurs.

Il y a encore un très-grand abus dans le Clergé, contraire au bien de la Religion, & aux intérêts de l'Etat, celui de rendre les Evêchés héréditaires par des ſurvivances ſans fin. Choſe juſqu'à nos jours inuſitée; & dont on n'auroit oſé faire la propoſition dans le dernier ſiecle, de crainte de paſſer pour des Evêques obſédés par la cupidité des richeſſes. Et quel eſpoir peut avoir l'Egliſe ſur un ſujet déjà entré dans ſon ſein ſans vocation, par convenance d'état, & parvenu, à peine ſorti du Séminaire, à l'Epiſcopat, dans une dignité où toute la maturité de l'âge & les diſpoſitions les plus ſaintes, ne ſauroient empêcher de trembler & de frémir à l'aſpect de ſes terribles & formidables devoirs. Que peuvent en attendre les peuples? On ne le ſait que trop: il eſt inutile d'en parler.

Les Evêques, riches en Bénéfices, dans

les tems où le faſte & le luxe immodéré n'avoient pas encore cauſé de maux à la Religion, cachoient avec ſoin leur fortune aux yeux jaloux du public, de crainte de l'indiſpoſer, & d'exciter des plaintes, des murmures ſur la ſource & les progrès de ces fortunes ſubites, auſſi ſurprenantes qu'affligeantes & pour l'Egliſe, & pour les peuples. Mais les choſes ont bien changé depuis. Les Evêques, poſſeſſeurs de deux, trois, quatre, cinq cents mille livres, ne ſont plus timides.... Ils ſe montrent à découvert.... Ils mettent tout en œuvre pour ſe donner en ſpectacle.... Un faſte outré les décele. Ont-ils réuſſi à ſe faire admirer ? plutôt n'ont-ils pas réuſſi à exciter l'indignation publique ? Il ne ſe trouve plus que quelques Paſteurs zélés, dignes d'éloges, qui déplorent amérement, du fond des Provinces, ce ſcandale & ce déréglement.

Voilà, je crois, ce que l'on pourroit faire & deſirer de mieux pour le maintien

de la Religion & la profpérité de la Monarchie, dépouiller MM. les Evêques des Abbayes qu'ils poffedent contre les canons de l'Eglife, reftreindre leurs grands revenus, & réduire les Archevêques à vingt mille livres, les Evêques à quinze; revenus plus que fuffifans pour vivre commodément felon leur rang en province; affurer un fort honnête aux Eccléfiaftiques laborieux, aux Curés des campagnes & des petites villes du Royaume, les foutiens de la Religion, les confolateurs des affligés, les défenfeurs des pauvres & révérés des peuples...... qu'ils foulageroient dans des circonftances fâcheufes, s'ils en avoient les moyens, trop fouvent eux-mêmes réduits à la plus grande détreffe.... Que peuvent-ils?...... que leur accorder quelques foupirs, quelques regrets, en leur montrant leur impuiffance.

Ainfi des revenus immenfes des Evêques, le furplus, le verfer dans des caiffes d'épargne publique, établies dans chaque pro-

vince, pour prévenir les besoins pressans (après avoir néanmoins payé la dette de la Nation, qui est d'une grande nécessité pour le bien général, & dont le particulier n'oseroit s'y opposer), tels sont les *incendies*, les *fleaux* du ciel, les maladies *épidémiques*, l'entretien des *hôpitaux* des provinces; ceux de la capitale sont trop bien partagés du côté de la fortune, s'ils étoient bien administrés, on ne verroit guere de malheureux; enfin le soutien de l'*agriculteur* & de l'*artisan*. La direction de ces caisses d'épargne publique ne devroit être confiée qu'à des personnes dont la probité seroit bien connue, & élues tous les trois ans dans une assemblée générale du lieu où la caisse seroit établie.

Il faudroit aussi fixer une pension honnête aux Abbés commendataires, aux Abbés cloîtrés, selon le rapport de leurs Abbayes. Au-dessous de quatre mille livres leur en laisser la jouissance, au-dessus, verser le

le ſurplus dans les caiſſes d'épargne publique. Avec quatre mille livres un Eccléſiaſtique ou un Religieux peut vivre honnêtement dans la province. Celui qui en a deux, lui en ôter une, parce que la pluralité des Bénéfices eſt défendue par l'Egliſe. Voit-on un Curé poſſéder deux Cures, pourquoi un Abbé poſſéderoit-il deux Abbayes ? En faire de même pour les Prieurs ſéculiers & réguliers. Tout ce qui ſeroit au-deſſous de trois mille livres, leur en laiſſer la jouiſſance; & au-deſſus, le ſurplus dans les caiſſes d'épargne. Il faudroit enfin que les Doyens-Chanoines qu'on doit aſſimiler aux Chartreux, renonçaſſent, ou à leurs Doyennés, ou à leurs Canonicats, ou à de fortes penſions dont la plupart ſont pourvus. Non-ſeulement obliger les Evêques à la réſidence (ils ſavent ſi bien y contraindre les autres (1); mais faites ce que je vous dis,

(1) M. l'Archevêque de Sens, avant ſon départ pour

& ne ſuivez pas ce que je fais : s'ils ne s'expriment pas ainſi, leur conduite du moins ne le dément pas) ; mais encore les Abbés ſéculiers ou réguliers, Prieurs, Doyens, Chanoines, pour édifier les provinces, & ne pas ſcandaliſer les grandes villes. Il eſt auſſi indiſpenſable que cette loi ſoit générale, & que ceux qui poſſedent de grandes Abbayes (1) ou autres Bénéfices qui ſont étrangers & hors du Royaume, d'aucune utilité à la Nation, ſoient contraint à la réſidence avec quatre mille livres de penſion, ou les dépouiller, ſous

---

l'Italie, a fait un cas réſervé contre les Curés qui s'abſenteroient plus de trois ſemaines de leurs Paroiſſes.

(1) Le dernier Nonce Pamphile Doria jouit d'une Abbaye de 70,000 l.; & pourquoi? M. le Cardinal de Bernis, M. l'Archevêque de Sens, le Cardinal d'Yorck, jouiſſent de revenus immenſes. Des Eccléſiaſtiques d'Avignon, de Pologne, d'Allemagne, d'Irlande, ſont pourvus de grands Bénéfices; & qu'ont-ils fait? ... quel ſervice ont-ils rendus à la patrie? C'eſt ici qu'il faut tailler au vif. On a trouvé le moyen sûr de faire connoître tous les revenus des Bénéfices, même juſqu'à une ſimple Chapelle.

quelque prétexte que ce ſoit, & en donner le titre à un Citoyen. Car, n'eſt-il pas auſſi injuſte qu'honteux à l'humanité de voir des Eccléſiaſtiques laborieux, honnêtes, pleins de talens, qui ont ſacrifié leur patrimoine pour ſervir l'Egliſe, & néanmoins dans la plus grande détreſſe. Tandis que des étrangers jouiſſent paiſiblement des revenus immenſes des biens de l'Egliſe.

Avec d'auſſi ſages précautions, tout ſera dans l'ordre, & la Religion reſpectée. La Monarchie étant un Gouvernement d'ordre, qui peut ſe paſſer de tous les ſecours étrangers, dans lequel les claſſes des citoyens doivent être ſubordonnés, en relation du plus ou du moins d'utilité des fonctions qui y ſont attachés. Mais il eſt auſſi eſſentiel, pour conſerver précieuſement cette ſubordination d'ordre, qu'il n'y ait pas une ſi grande diſproportion de fortune dans chaque claſſe, particulierement dans celle du Clergé, où les

uns entretiennent un faſte outré, font des dépenſes énormes pour la table, & les autres ſont privés du néceſſaire & ſans vêtement. Depuis long-temps on s'en plaint, on en gémit. —Les peuples en ſont ſcandaliſés.... mais les Chefs de l'Egliſe s'en moquent, & n'en rougiſſent pas ; plutôt ne les voit-on pas rejetter avec mépris les juſtes plaintes des Eccléſiaſtiques & leur donner ſouvent des dénominations odieuſes.... Il faut enfin ſe flatter que la vérité parviendra au pied du trône, & que le Monarque ne dêſirant rien tant que de voir l'ordre ſe rétablir, ne permettra plus que les Eccléſiaſtiques qui honorent leur état, ſoient ſans ſecours.

Heureux ſi après avoir plaidé la cauſe intéreſſante de l'humanité, on voyoit renaître cette parfaite égalité dans la répartition des biens immenſes du Clergé, qui améneroit la paix & l'union dans l'Egliſe & l'abondance dans les peuples, ne pourroit-on pas rendre grace à l'Auteur de tout

bien, qui ne veut pas qu'aucun périsse de faim & de misere, d'avoir été utile au bien général de ses concitoyens. *Si justitiam quis diligit, labores hujus magnas habent virtutes, sobrietatem & prudentiam docet, & justitiam & virtutem, quibus utilius nihil est in vita hominibus.*

FIN.

656